

anglais, né en décembre 1788, à Hollym (Yorkshire), mort le 21 mars 1839. Il entra en 1807 comme étudiant au collège de la Trinité, de Cambridge, mais il n'y prit point ses grades universitaires. Après en être sorti, il devint secrétaire du docteur Parr, dans la maison duquel il resta, en cette qualité, pendant plusieurs années. Il se maria alors et vint s'établir à Thetford, dans le comté de Norfolk. Les dernières années de sa vie furent marquées par des revers de fortune, et il mourut à Londres après une courte maladie. Les écrits de Barker roulent principalement sur la philologie et la critique classique. Il était un des collaborateurs les plus assidus du *Journal classique* de M. Valpy, depuis sa fondation jusqu'au dernier numéro, qui parut en 1829. Barker a donné des éditions estimées de presque tous les classiques grecs et latins, et publié le *Thesaurus Græcæ linguæ*, de Henri Estienne. On lui doit également un lexique grec-anglais et un volume publié pour réfuter l'opinion, généralement accréditée, que les *Lettres de Junius* sont de sir Philippe Francis. C'est enfin Barker qui a réuni et publié la collection des innombrables anecdotes littéraires du docteur Parr (2 vol. in-12, 1828).

BARKEY (Nicolas), théologien allemand, né à Brême en 1709, mort en 1788. Il a publié de nombreux travaux dans le *Museum Haganum* (La Haye, 1775-80), la *Bibliotheca Bremensis nova* (Brême, 1760-67), la *Bibliotheca Hagana*, et autres recueils.

BARKEHAUSEN (Henri-Louis Willibald), publiciste allemand, né en 1742, mort en 1813. Ses principaux écrits sont les suivants : *Lettres sur la police du commerce des céréales* (1773); *La police du commerce des céréales soumise à un nouvel examen* (1804). Son système tient le milieu entre la prohibition et la liberté absolue. Ces ouvrages sont en allemand.

BARKHAUSE s. f. (bar-ko-zi — de Barkhaus, nom d'homme). Bot. Genre de plantes de la famille des composées, tribu des chironiacées, formé aux dépens du genre cipricadées, dont une espèce, la barkhausie à feuilles de pissenlit, est commune dans nos champs : *Les Barkhausies sont des herbes annuelles ou vivaces*. (J. Decaisne.)

BARKHARON, quatrième prince seldjoudide de Perse, monta sur le trône en 1092. En 1098, il envoya une armée contre les croisés, à Antioche; mais elle fut mise en déroute par Godefroy de Bouillon, Bohémond et Tancred. Ce prince mourut en 1104, âgé seulement de vingt-cinq ans.

BARKING, ville d'Angleterre (Essex), à 12 kil. E. de Londres, sur le Roding, affluent de la Tamise; 3,500 hab. Grande culture de légumes pour l'approvisionnement de Londres; ruines d'une abbaye de bénédictines, le premier couvent de femmes fondé en Angleterre (677).

BARKO (Vincent), général hongrois, né en 1719, mort en 1797. Feld-marchal sous Marie-Thérèse, il se distingua à la bataille de Cosel, où il fit prisonnier le général Zettwitz. Il eut ensuite le commandement de la Hongrie, et mourut à Pesth.

BARKOK, premier sultan des Mameluks circassiens ou bordjites, renversa en 1390 la dynastie des Mameluks baharites et s'assit sur le trône d'Egypte. Il protégea les savants, fonda un collège au Caire et fit défricher le Tayoum. Il mourut en 1399, après avoir vu son règne troublé par de sanglantes séditions.

BARKOUF, opéra-bouffe en trois actes, paroles de MM. Scribe et Boisseaux, musique de M. Offenbach, représenté à Paris, sur le théâtre de l'Opéra-Comique, le 24 décembre 1860. Le sujet de *Barkouf* est tiré d'un conte politique et philosophique de l'abbé Blanchet, qui a publié plusieurs nouvelles ingénieuses. On peut affirmer, sans crainte d'être démenti, que peu d'auteurs eussent osé transporter ce sujet sur les planches et confier le principal rôle à... un bouledogue. Il a fallu l'habileté bien connue de Scribe pour mener à bien une entreprise aussi étrange. Une des principales difficultés de l'ouvrage a été fort spirituellement tournée. L'action se passe, en grande partie, dans la coulisse, et le public ne connaît le héros que par ses aboiements. Mais, nous dira-t-on, plusieurs chiens fameux ont joué leur personnage dans une foule de pièces, témoin le *Juif-Errant*, la *Bergère des Alpes*, le *Chien de Montargis*: cela est vrai; ils sont nombreux, les drames, les vaudevilles, les farces, où les collègues de Barkouf firent leurs preuves et obtinrent les bravos du public; mais citez-nous un terre-neuve qui se soit jamais risqué dans un rôle musical; nommez-nous un bouledogue qui ait osé faire ronfler sa basse à la clarté du gaz, un king-Charles qui se soit avisé de remplacer le ténor en vogue devant la rampe vouée aux rossignolades. On craignait donc l'émotion inséparable d'un premier début, on craignait les libertés grandes que peut prendre un chanteur à quatre pattes, peu familiarisé avec le diapason normal. Aussi, de peur que Barkouf ne perdît la tête, la voix, le ton et la mesure, au premier coup d'archet, on l'a laissé prudemment à l'écart, et il a pu donner ses *fa* et ses *sol* en toute assurance; si bien, qu'aucun grognement de la salle n'a répondu aux aboiements de la scène. Vous rappelez-vous les prétentions de la *gent marécageuse*, si excellemment contées par le Bonhomme? Mesdames les grenouilles

n'étaient jamais satisfaites du gouvernement que Jupiter leur envoyait. On leur donne un soliveau; elles s'en moquent et ne cessent de rompre la tête olympienne du maître des dieux :

Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se renue!
Le monarque des dieux leur envoie une grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à son plaisir.

Cette histoire est la plus souvent celle des gouvernés : quand ils se plaignent, on « les gobe ». Or, il ne s'agit point, dans le royaume borné par les toiles peintes de l'Opéra-Comique, d'une grue, comme dans la fable, mais d'un chien que le grand Mogol envoie aux habitants de Lahore, les plus turbulents, les plus séditieux de ses sujets. « Vous n'avez point voulu de votre dernier calimacan, dit le grand Mogol au peuple de Lahore; vous n'avez pas voulu de cet homme doux et pacifique, si bonasse que vous lui grimpez sur l'épaule, que vous lui mangiez dans la main. Fort bien; voici un nouveau gouverneur; il a des crocs, il a des griffes, il aboie à merveille et saura bien vous mettre à la raison et même vous croquer un peu si le goût lui en prend. Pour le coup, vous allez être satisfaits. » Ainsi s'exprime le grand Mogol, qui manie fort agréablement l'épigramme et distille la plaisanterie aussi bien que le pourrait faire un chroniqueur parisien. A peine a-t-il parlé que la cour, que la ville, que les petits et les grands, que les jeunes et les vieux entrent dans un tremblement indescriptible. A chaque aboiement de Sa Majesté Barkouf I^{er}, tous les officiers du palais, tous les bourgeois et tous les valets n'ont d'autre soin que de décourir. Le grand échanson a une peur effroyable d'être dévoré; le capitaine des gardes dissimule ses molets et s'en va, rasant la muraille, pour ne pas éveiller la convoitise de monseigneur; le maître queux n'ose plus s'approcher de ses fourneaux, de peur qu'on ne le mette à la broche pour varier le festin du nouveau prince. Sur ces entrefaites, et par un bonheur providentiel, on découvre une jeune fille qui a connu Barkouf avant son avènement au trône. Elle a été élevée avec ce brave chien, qui, dès son âge le plus tendre, s'est habitué à l'aimer et à lui obéir. Que de fois, avant d'être un grand personnage, il lui a léché les mains! Que de fois il a jappé de plaisir, rien qu'en voyant poindre au loin sa silhouette enfantine! Elle sait le langage qui lui convient; elle le comprend quand il grogne, quand il montre les dents ou qu'il fait ondoyer sa queue; elle l'apaise, elle le flatte, elle le menace, elle le punit, elle le récompense, selon qu'il est doux ou méchant, volontaire ou caressant. Enfin, grâce à cette aimable jeune fille, qui a nom Maïma, les bonnes gens de Lahore respirent un peu, les affaires reprennent, la joie renaît et la cour ne craint plus d'être dévorée en manière de passe-temps. Rien dans la cité ne se fait plus sans l'intermédiaire de Maïma; elle scelle et descelle les mariages, elle rédige les contrats publics, elle dicte les lois, et maître Barkouf se borne à apposer sa griffe où besoin est. Bref, elle gouverne avec tant de justice et de bonté, avec tant de modération et de sagesse, que les rues ne retentissent, du matin au soir et du soir au matin, que des cris de *Vive Barkouf!* Barkouf n'en perd pas pour cela un coup de dent sur son ordinaire, et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes soumis à l'empire du grand Mogol. Le malheur veut que Barkouf succombe en guerroyant contre l'ennemi. Alors, ce sont, dans la province entière, des regrets, des pleurs et des oraisons funèbres à n'en plus finir. O le grand dommage et l'épouvantable malheur, qu'une balle canicidé ait si brusquement tranché les jours de l'auguste quadrupède :

Le seul chien dont Lahore ait gardé la mémoire, juste au moment où, vainqueur d'un gros d'ennemis, il déjeunait, sans *Te Deum*, d'un bifteck dextrement cueilli à la poursuite d'un Tartare!

Cette pièce est de celles qu'une mère peut, sans danger, laisser voir à sa fille. Le quadrupède couronné, s'il commet des choses déshonorées, le laisse parfaitement ignorer, et la jeune fille qui lui sert de d'organe a grand soin de n'en rien révéler au public. Quant à la musique, elle n'a pas tout à fait répondu à l'attente générale. Roi de la charge musicale, M. Offenbach est plus à l'aise à son petit théâtre des Bouffes-Parisiens qu'à l'Opéra-Comique. Là, surtout, il brille et trousse gaillardement sa musique caricaturale, qu'applaudissent, après diner, les jeunes Bédiens de Paris. Notons toutefois quelques jolis airs, entre autres les délicieux couplets :

Ici, Barkouf!

au deuxième acte, et ceux du troisième :

Mais buvez donc...

Deux ou trois chœurs ont une facture légère, ingénieuse et pimpante; mais l'originalité, qui constitue, en définitive, le principal mérite du maître, ne montre guère plus l'oreille en cette histoire de chien couronné que le chien lui-même. Tandis que la critique, qui a toujours gâté M. Offenbach comme on gâte un enfant terrible et discipliné, se montrait bonne personne envers la partition de *Barkouf*, il s'élevait, du sein de l'antique et respectable *Revue des Deux-Mondes*, un coup de sifflet aigu, jeté par le sévère et indéridable Scudo. Le même écrivain s'exprimait de la manière suivante dans

le deuxième volume de son *Année musicale* : « Est-il possible d'imaginer une œuvre plus misérable, plus honteuse pour tous ceux qui y ont coopéré et plus indigne d'être représentée devant un public qui a le droit d'être respecté, que *Barkouf*, chiennerie en trois actes, de l'invention de M. Scribe! Je dis avec intention une *chiennerie*, car c'est un chien, nommé *Barkouf*, qui est le héros de la pièce, et la musique de M. Offenbach est digne du sujet qu'il a inspiré. Comment l'administration d'un théâtre subventionné n'a-t-elle pas jugé ce que valait l'ouvrage qu'on avait mis à l'étude et que tous les artistes déclaraient impossible?... Je ne serais pas étonné, cependant, qu'il se trouvât un éditeur assez hardi pour faire graver la partition de *Barkouf*. » Scudo était de ceux qui ne veulent jamais permettre à la muse de la musique de trotter sur le pavé de Paris et d'éclater au nez des passants, en faisant craquer sa bottine et bouffer sa jupe. Hélas! M. Offenbach, lui, la promène au bois, aux courses, aux régates; il lui fait sabler le champagne et boire le petit bleu, croquer des truffes et au besoin du cervelas; il la fait fumer, danser le cancan et chanter un tas de choses égrillardes; puis, il profite de son ivresse pour lui tirer des sons enroués, des mots de « haute grasse », des gestes abracadabrants. Faut-il en vouloir au compositeur qui verse ainsi la folie à Euterpe et l'entraîne aux mauvais lieux, sur les traces d'Erato, ou bien à ce public blasé, ignorant et grossier, qui ne trouve jamais que l'orgie soit assez décollée, la farce assez grimaçante, l'épilepsie des auteurs, des comédiens et des chanteuses assez complète, assez hideuse, assez stupide?

Le critique de la *Presse*, laissant dormir pour un jour son atticisme ordinaire, et quittant sa ceinture diaprée pour revêtir le sayon en poil de chèvre du paysan du Danube, a commis de son côté la phrase suivante : « Ce n'est pas le chant du cygne, c'est le chant de l'oiel! »

Acteurs qui ont créé *Barkouf* : MM. Sainte-Foy; Berthelier; Nathan; Mmes Marimon (Maïma); Bélia; Casimir; etc.

BARKOUL, ville de l'empire chinois, dans la contrée des Mongols-Khalkha, ch.-l. de la prov. du même nom, à 70 kil. N. de Khamil, résidence d'un gouvernement militaire; climat très-rude. Nom d'un lac de la Chine, dans le pays des Mongols-Khalkha, non loin de la ville du même nom.

BARKOVICH (François-Wenceslas), savant italien, religieux de l'ordre des somasques, né à Venise, vivait dans le xviii^e siècle. Ses principaux ouvrages, écrits en italien, sont les suivants : *De l'existence et des attributs de Dieu*; *De la nature des miracles*; *De l'origine et de la nature des passions*; *Dialogues astronomiques de Harris*, traduits avec notes (Venise, 1751).

BARKYAROC, V. BARKIAROK.

BARLAAM (Saint), martyr, né en Syrie ou en Cappadoce, vivait dans le iiii^e ou le iv^e siècle. Scévola chrétien, il se laissa consumer les mains par des charbons ardents et mourut au milieu des supplices, pour ne pas sacrifier aux idoles. Fête le 19 novembre.

BARLAAM (Bernard), savant moine calabrais de l'ordre de Saint-Basile, mort vers 1348, se rendit célèbre, pendant la première moitié du xiv^e siècle, par son éloquence et par ses connaissances dans les différentes branches de la science. Désirant apprendre le grec, il se rendit à Constantinople et parvint à se concilier l'affection de l'empereur Andronic le Jeune, qui lui confia la direction d'une abbaye. Vers 1339, comme il nous l'apprend lui-même dans quelques lettres, il fut envoyé en Occident, avec la mission de proposer la réunion des deux Eglises et de demander le secours des princes chrétiens contre les mahométans. De retour en Orient, il eut de violentes disputes avec Grégoire Palamas, célèbre moine du mont Athos et chef des *omphalopsyques*, visionnaires qui, appuyant leur barbe sur leur poitrine et fixant leurs regards sur leur nombril, croyaient voir la lumière incréée, celle qui était apparue aux apôtres sur le mont Thabor. L'empereur, ne pouvant imposer silence aux deux adversaires, autorisa la réunion d'un concile pour juger la question. Barlaam, au grand contentement des moines, fut obligé de se rétracter, et, à la suite de sa rétractation, il se retira en Occident. Il passe pour avoir donné des leçons de grec à Pétrarque. Les écrits qu'il composa successivement contre les Latins et contre les Grecs ont fait supposer qu'il y avait eu deux Barlaam. Fabricius (*Bibl. gr.*, t. X, p. 462, édit. Harl.) donne la liste détaillée des ouvrages que Barlaam a écrits pour ou contre les Latins, en indiquant ceux qui ont été publiés et les manuscrits où ils se trouvent. La Bibliothèque impériale de Paris en renferme un grand nombre.

Barlaam et Josaphat, titre d'un roman grec où se fait sentir l'influence du bouddhisme, et qui paraît remonter au vi^e siècle. C'est l'histoire d'un jeune prince indien, que convertit un moine chrétien par des discours où les paraboles de l'Evangile s'entremêlent aux fables orientales. C'est du roman de *Barlaam et Josaphat* qu'est tiré l'apologue de l'Homme poursuivi par la licorne, apologue qui a joué un si grand rôle dans la symbolique sacrée. « Dans les légendes orientales, dit M. Dézobry, Boud-

dha ou Sidhartha est un jeune prince riche, heureux époux d'une femme qu'il aime; rien ne manque à sa joie, quand il voit successivement un vieillard, un lépreux et un cadavre rongé par les vers. Ces trois spectacles frappent son esprit et le dégoûtent d'un bonheur qui ne peut pas durer; la vieillesse, la maladie, la mort, lui rendent la vie odieuse et le font fuir au désert. Cette histoire si caractéristique, ces rencontres si particulières, c'est le roman même de *Barlaam et Josaphat*. »

BARLACCHI (Thomas), graveur italien, florissait au milieu du xvi^e siècle. Il a reproduit quelques dessins de Raphaël et gravé surtout beaucoup de monuments et de morceaux d'architecture.

BARLAK s. m. (bar-lak). Art milit. Sorte de capuchon en gros drap, dont on se sert dans le Caucase pour amortir les coups des armes blanches.

BARLAND, V. BAARLAND.

BARLE s. f. (bar-le). Min. Faille d'une mine.

BARLÉRIE s. f. (bar-lé-ri — de *Barralier*, nom d'un botaniste). Bot. Genre de plantes de la famille des acanthacées, comprenant une quarantaine d'espèces, qui croissent, pour la plupart, dans l'Asie tropicale : *Les BARLÉRIES sont des plantes herbacées ou frutescentes*. (C. d'Orbigny.) On dit aussi *BARLERIE*.

BARLÉRIÉ, ÉE adj. (bar-lé-ri-é). Bot. Qui ressemble à la barlérie.

— s. f. pl. Sous-tribu de la famille des acanthacées, ayant pour type le genre barlérie.

BARLES (Louis), médecin, pratiquait son art à Marseille vers la fin du xvi^e siècle. On a de lui : *Nouvelles découvertes sur les organes des femmes servant à la génération* (Lyon, 1674); *Nouvelles découvertes sur les organes des hommes servant à la génération* (Lyon, 1675). Ces écrits sont des traductions de ceux de Régnier et de Graaf sur le même sujet, enrichies de nouvelles observations de Van Hoorn et de Vesling.

BARLESIO, V. BARLEZIO.

BARLET (Annibal), médecin français, enseigna l'alchimie à Paris, dans la seconde moitié du xvi^e siècle. Il a publié : *Le vray et méthodique cours de la physique résolutive ou chymie, représenté par figures, pour connoître la théotechnie ergocosmique, c'est-à-dire l'art de Dieu en l'ouvrage de l'univers* (1653); *Abrégé des choses nécessaires au cours de la chymie ou physique résolutive* (1657; 3^e édit., 1677).

BARLETTA, ville forte de l'Italie méridionale, dans la Terre de Bari, port sur l'Adriatique; 20,000 hab.; 35 kil. N.-O. de Bari. Belle église, et statue colossale de l'empereur Héraclius; commerce très-actif avec les ports de l'Adriatique et les îles Ioniennes. Aux environs, sources salées d'un revenu considérable.

BARLETTA (Gabriel), dominicain du xve siècle, né peut-être à Barletta (royaume de Naples), se rendit célèbre à Naples par ses sermons, dans lesquels il mêlait le burlesque au sacré, citant Virgile après Moïse, plaçant David à côté d'Hercule et commençant une phrase en italien pour la continuer en latin et la finir en grec. Il s'oubliait parfois jusqu'à dire des choses dont il ne mesurait pas bien la portée, comme lorsqu'il se demanda à quels signes la Samaritaine reconnut que Jésus-Christ était juif. Des auteurs très-graves, Nicéron et d'autres, donnent la réponse du prédicateur; mais nous ne la rapporterons pas ici. On a, sous son nom, un recueil de sermons (en latin), qui a eu plus de vingt éditions. La première est de Brescia, 1498. Quelques auteurs ont prétendu que ces sermons avaient été successivement altérés et semés, comme à plaisir, de bouffonneries et de trivialités. Quoi qu'il en soit, Barletta s'était fait, par ses sermons, une si haute réputation d'éloquence qu'il donna lieu à ce proverbe, souvent cité : *Nescit predicare qui nescit barlettare*.

BARLETTE s. f. (bar-lè-tè). Petite bou-tonnière en feston.

BARLEY s. m. (bar-lè). Autref. Orge.

— *John Barley-corn* (littéral., Jean Grain-d'orge). Nom sous lequel les Anglais personnifient fréquemment la bière, qui, comme on le sait, se fabrique avec de l'orge.

BARLEZIO ou **BARLESIO** (Marino), historien italien ou albanais, vivait vers le milieu du xve siècle. Il a écrit, en latin, une *Histoire de Scanderberg*, traduite en français par Lavardin (1597) et par le jésuite Duponcet (1706), ainsi que divers autres ouvrages.

BARLIN s. m. (bar-lain). Techn. Nœud qu'on fait à chaque bout d'une pièce de soie qu'on veut tordre.

BARLONG s. m. (bar-lon). Agric. Vase qui reçoit le vin exprimé par le pressoir.

BARLONG, **ONGUE** adj. (bar-lon, on-ghe — de *bar*, syllabe péjorative, et de *long*). Plus long d'un côté que de l'autre : *Un châte BARLONG*. Allongé, avec la forme d'une quadrilatère irrégulier : *Les dents molaires de l'hippopotame sont carrées ou BARLONGUES*. (Buff.) *Le géomètre n'y avait vu qu'un bosquet BARLONG de dix arpents*. (Montesq.) *Je ne hais pas cette voûte en pendentif, à plan BARLONG*. (V. Hugo.)

BARLOTIÈRE s. f. (bar-lo-tiè-re). Techn.